

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Mouila : quand les shooters quadrillent les carrefours

CARREFOURS Ndendé, Saulnerond, Moussa, carrefour des jeunes, PK 0, grandes surfaces commerciales du chef-lieu du département de la Douya-Onoye. Toutes ces zones névralgiques de la ville sont investies par un nouveau genre de photographes ambulants, ces chasseurs d'images autrement appelés shooters que l'on rencontre un peu partout à Libreville. Mais comment ces derniers sont-ils perçus par la population ? Reportage.

Isaac MUKETA MUELE
Mouila/Gabon

Il est 8h30 à Mouila, chef-lieu de la province de la Ngounié. La population est debout depuis le premier chant du coq. En ce début du mois de juin, il fait beau. Un temps ensoleillé qui trahit l'arrivée prématurée de la saison sèche. Chacun vaque à ses occupations. Depuis l'allègement du couvre-feu, les marchés ont repris vie et accueillent déjà beaucoup de monde. On observe d'ailleurs depuis l'aube des va-et-vient ininterrompus sur les trottoirs et intersections des routes où hommes, femmes et jeunes se croisent.

Au carrefour Ndendé, situé sur la rive droite de la rivière Ngounié, dans le 2^e arrondissement, deux jeunes hommes, Sylvers Daboussengue et Lewis Likoungou avancent. Chacun porte en bandoulière un appareil photo de marque Canon, zoom 10x. Parvenus à leur lieu de business habituel, ils s'accordent sur les modalités de leur travail. Chacun prend un secteur du carrefour pour mieux faire la chasse aux clients. Car, il n'est pas question pour eux de se marcher sur les pieds. "Nous travaillons en toute symbiose de façon à ne pas cibler les mêmes sujets. On s'entend de telle sorte que chacun de nous exerce sur un côté de la rue", explique Sylvers.

"Nous travaillons en toute symbiose de façon à ne pas cibler les mêmes sujets. On s'entend de telle sorte que chacun de nous exerce sur un côté de la rue", explique Sylvers.



Des shooters, ici, au carrefour Ndendé.

de nous exerce sur un côté de la rue", explique Sylvers.

Entre-temps, de l'autre côté du carrefour, Lewis s'arme de son appareil photo dont il braque l'objectif sur une jeune dame en mouvement. Trois clics et voilà trois belles images d'elle sur l'écran de l'appareil. Le photographe l'invite ensuite à découvrir son portrait. Refus de cette dernière qui poursuit tranquillement et de façon imperturbable son chemin. Mais le shooter se fait si insistant qu'elle finit par céder. Le jeune homme lui fait alors visionner les prises de vues. "Waouh ! Elles sont toutes jolies. De véritables posters. Je les prends. Combien coûte une ?", réagit la dame.

"Les trois photos sont à 500 francs. Je te les transfère dans ton téléphone à partir de ton Bluetooth ou WhatsApp", explique le photographe. La transaction terminée, la dame reprend aussitôt son chemin. Quant au photographe, il continue son activité.

L'ambiance est ainsi le même

à longueur de journée sur les carrefours et autres coins qui regorgent de monde. Nombre de ces photographes sont des étudiants issus de familles modestes. Ils profitent de la trêve qu'il y a en ce moment à l'UOB (Université Omar-Bongo) pour se faire un peu d'argent de poche et pour subvenir surtout à leurs besoins. Un moyen de se prendre en charge et de financer eux-mêmes leur scolarité. C'est le cas de Sylvers. "Il fallait que je trouve une bricole au lieu de me tourner les pouces. Ainsi, j'ai appris la photographie sur le tas en devenant shooter. Je m'en sors très bien. Après une journée bien pleine, j'ai de quoi épargner et subvenir à mes petits besoins. C'est déjà pas mal car, à chaque jour suffit sa peine", se confie-t-il. Les shooters sont très appréciés de la population molviloise. Ils font surtout le bonheur des jeunes filles qui cherchent à se montrer par des publications sur Facebook, WhatsApp et autres réseaux sociaux.

Passion ou quête de gain ?

IMM
Mouila/Gabon

LES intérêts guident les hommes, a-t-on coutume de dire. Ainsi, on se demande quels intérêts guideraient actuellement les photographes amateurs de rues, appelés shooters, que l'on rencontre dans la plupart des carrefours et autres grandes endroits publics de Libreville et des villes de l'intérieur du pays.

Certains avouent pratiquer la photographie par amour de l'image, facilité, élégance de l'activité et surtout parce qu'elle offre l'opportunité de contact avec d'autres personnes. Et pour d'autres, tels Sylvers Daboussengue et Lewis Likoungou, la photographie est une activité génératrice de revenus. C'est la quête du gain qui a précédé la passion du métier.

"C'est le moins qu'on puisse faire actuellement pour éviter l'oisiveté. Les entreprises ne prennent plus les élèves, ni pour un travail de vacances, ni pour le temps de passer les stages. Toutes présentent la situation économique difficile que traverse le pays. Ce sont nos pères qui ont eu de la chance en leur temps. Nous, nous nous débrouillons comme on peut", estime l'un des amateurs. Par passion ou pas, les jeunes sont attirés par le gain. Ils s'en sortent heureusement bien, tant l'activité permet de se remplir les poches après une journée accomplie. Les plus organisés travaillent en réseau dans des secteurs bien identifiés pour être plus opérationnels. L'activité semble intéresser la plupart des jeunes et prend de l'ampleur dans les autres localités du pays.